



4. LES GRANDES FIGURES DU PASSÉ

Dans son introduction au théâtre du guinéen Condetto Nenekahly Camara, Mario de Andrade remarque avec pertinence que dans « la lutte qu'ils mènent pour bâtir leur propre avenir, les peuples africains ont besoin de se reconnaître dans les héros du passé ». Ce besoin d'identification à des figures prestigieuses d'une époque révolue explique le succès remporté par toute une littérature de récits épiques, de chroniques ou de contes et légendes qui, en exaltant le culte du héros et en restituant la mémoire des temps anciens, se propose de fournir aux Africains d'aujourd'hui les témoignages authentiques d'une culture trop longtemps occultée.

Dans cette galerie des grands ancêtres deux figures se distinguent tout particulièrement, Soundiata Kéita et Chaka le Zoulou.

L'ÉPOPÉE DE SOUNDIATA

Soundiata est certainement le héros épique le plus populaire de tout le continent africain. L'épopée à laquelle il a donné son nom, et dont on possède plusieurs versions¹, trouve son origine dans l'histoire du Mali qui connut à l'époque médiévale, et jusqu'à l'aube des temps modernes, un destin exceptionnel.

Les chroniqueurs arabes racontaient que les cours du Ghana et du Mali ruisselaient de richesses, et ils décrivaient avec un grand luxe de détails les chevaux superbement caparaçonnés et les chiens au cou orné de grelots d'or. Le sel, alors aussi précieux que le métal jaune, se trouvait en abondance dans les salines sahariennes de Tadmekka et de Teghazza, et, tout comme l'or, il ne tarda pas à susciter la convoitise des pays voisins.

C'est sans doute pour cette raison que les premiers rois malinkés, appartenant au groupe des Mandingues, tentèrent par tous les moyens d'affermir leur domination sur la vallée du Haut Niger. L'un d'eux, Naré Fa Maghan, prit pour femme Sogolon, princesse laide et bossue, à laquelle un oracle avait prédit qu'elle donnerait le jour au plus grand roi de la terre. Pourtant, lorsque Sogolon mit au monde un fils, Soundiata, celui-ci était paralysé des deux jambes. Il recouvra miraculeusement l'usage de ses membres à l'âge de neuf ans, et acquit une grande habileté tant dans l'art de la chasse que dans celui de la sorcellerie.

1. La plus connue, intitulée *Soundiata ou l'Épopée mandingue*, est celle de Djibril Tamsir Niane, publiée en 1960 aux Éditions Présence Africaine. M. M. Diabaté est également l'auteur d'un *Kala Jata* paru en 1970 aux Éditions populaires du Mali et repris sous le titre *le Lion à l'Arc*, aux Éditions Hatier, coll. « Monde noir poche », 1986.

Exilé par son frère jaloux, il ne tarda pas à être rappelé par ses compatriotes, et, après avoir défait son ennemi, Soumangourou, à la bataille de Kirina, il régna sans partage sur le Mali. Parmi ses successeurs, le plus connu fut certainement Kankan Moussa, dont le fastueux pèlerinage à La Mecque, en 1324, est resté célèbre grâce au récit qu'en fit Ibn Khaldun.

Les extraits qui suivent sont empruntés à la version du griot Babou Condé et ils ont été traduits par Laye Camara, dont on connaît l'attachement à la grande tradition malinké².

Soundiata retrouve l'usage de ses jambes

Cet épisode, l'un des plus célèbres de la geste de Soundiata, appartient aux « enfances » du héros. Il relate dans quelles circonstances le fils de Sogolon a décidé de venger l'affront dont sa mère a été l'objet de la part de Fatoumata Béréte.

Cette dernière a en effet refusé à sa coépouse les feuilles de baobab qu'elle réclamait pour préparer le tô et Sogolon s'est retirée dans sa case pour pleurer sur son infortune. Incapable de supporter plus longtemps le chagrin de sa mère, Soundiata ordonne au forgeron Farakouroun de lui fabriquer une canne, « la plus lourde et la plus solide » possible, et il décide qu'il marchera ce jour même.

Quand il jugea qu'il avait grimpé assez haut, ses genoux, que pour la première fois il tentait de redresser en s'arc-boutant, tremblèrent frénétiquement tel l'harmattan fouettant la moisson. Soudain, dans un ultime effort, il parvint, insensiblement, à se détendre complètement; puis, lâchant brusquement la barre, il se retrouva planté sur les jambes!... Mais la grosse barre était tordue et avait pris la forme d'un arc. Était-ce la force de Diata qui avait tordue la barre? Peut-être. Peut-être aussi n'était-ce seulement que la force assemblée du buffle, de la panthère de Dô, et du lion du Mandén.

Le fils de Sogolon s'arrêta un instant, recru de fatigue, trempé de sueur, haletant, mais satisfait de sa personne. Quand il fut debout, bien debout et qu'il détendit nerveusement les jambes, Balla Fassali, Kanko, Nâna Tribân et Sogolon bondirent sur leurs pieds. Ils restèrent un instant muets; tant leur étonnement était grand. Mais bientôt, leur joie explosa. Ils chantèrent à tour de rôle. Leurs chants étaient surtout des allusions à la grandeur de Diata et à la méchanceté de Fatoumata Béréte. Les Mandénka, cependant habitués aux hyperboles, riaient à gorge déployée. C'est Balla Fassali Kouyaté qui, le premier, fit entendre sa voix. Il créa instantanément un chant : c'était le « Niama », qu'aiment chanter, de nos jours, les griots, à l'occasion des grandes cérémonies³.

2. *Le Maître de la Parole*, Paris, Éd. Plon, 1978.

3. Ce chant est l'un des tous premiers que Balla Fassali Kouyaté ait créés pour Soundiata; il exprime l'idée que Diata a été le rempart derrière lequel Sogolon offensée par Fatoumata Béréte a trouvé refuge. Ce chant est resté célèbre de nos jours. On le chante pour les hommes derrière lesquels leurs peuples trouvent refuge.

Niama, Niama, Niama
Fén Bè bi idon na Niama, lé kôro
Niama tè don naa fén fen kôro!

Ordure, ordure, ordure
25 Tout s'abrite sous l'ordure
Et toi, ordure, rien ne te sert d'abri!

A peine s'était-il tu que Kanko, de sa voix ensoleillée, enchaîna :
Bi wo, binyon tè
Aujourd'hui, Aujourd'hui est sans pareil.

30 C'était maintenant le tour de Sogolon de manifester sa grande joie; elle fendit la foule et, se plaçant au centre du cercle, son chant s'éleva :

Sila da la dâ, doï ba brondô!
Doï ba kadila!

35 L'oseille du bord de la route,
Les uns la cueillent, les autres l'effeuillent.

Vint ensuite le tour de Nâna Tribân de montrer qu'elle était au comble de la joie; elle entonna, elle aussi, son chant :

Nfa la bolon da, hère bayé!

40 La porte du vestibule de mon père,
Quel grand bonheur!

Quand il eut bien soufflé, Diata marcha; il n'avait pas plus tôt fait ses premiers pas que toute cette foule accoudée au mur du palais s'empressait autour de lui, le complimentant, le couvrant d'éloges, félicitant par la même occasion Sogolon qui avait donné le jour à un tel héros. Kanko, émue, lança

45 un nouveau chant :

Mandén Kéba ni Mandén Mouso lu aï bo,
Naré Maghan Diata tâmara!

Hommes du Mandén, Femmes du Mandén, sortez,
Naré Maghan Diata a marché!

50 Sogolon, comme pour bien répliquer à l'affront de Fatoumata et pour clore l'événement, entonna un dernier chant :

Tora rôdji ikani igna mala bèrèkan dji ma,
Bère Kan dji gbè ni woua!

55 Eau du trou, ne te compare à l'eau de source,
L'eau de source est limpide!

La foule était émerveillée d'entendre jaillir de la bouche de ces quatre personnes des chants pleins d'images. Non, personne, à cet instant, n'aurait pu témoigner plus ample ravissement que ces quatre personnes. Au vrai, elles participaient directement, c'est peu dire : effectivement, au triomphe de Diata. Et les gens qui s'étaient massés autour du fils de Sogolon étaient, eux aussi, transportés de joie. Leur attitude s'était complètement modifiée, et modifiée de la nuit au jour. Tout à l'heure encore, Fatoumata grimaçait!... Pendant des années, les commères ne prêtaient attention à Diata que pour le railler. Or, voici que maintenant il faisait l'objet d'une grande admiration. Et non seulement on l'admirait, on le hélait!... La foule hurlait des *Wassa Wassa* à l'adresse de son triomphe. Fatoumata, voyant Diata debout et la foule qui l'acclamait,

tressaillit de tout son corps. Au fait, elle ne devait pas être très à l'aise. Et quand le fils de Sogolon avait fait ses premiers pas, qui étaient des pas de géant, elle n'eut d'autre idée que de fuir, de fuir et d'aller s'enfermer dans la

70 case, elle et sa courte honte!

Beaucoup de ses sorcières, de ses courtisanes, restées accoudées au mur, frémisaient; beaucoup, de frayeur, tremblaient. Les sorcières du clan de Sogolon, Soumousso Konkoba et Këndakala Gnouma Damba, exultaient de joie. Pour Fatoumata Béréte, comme pour les commères à sa dévotion, bien

75 que dans une proportion moindre, l'éveil du «Nankama» était une grande défaite!

Et quand Diata marchait autour de la barre, il ne quittait pas d'un seul coup le mutisme dans lequel il semblait s'emmurer. Mais peut-être ce mutisme n'était-il rien, peut-être aussi les génies qui l'avaient seulement aidé à se plan-

80 ter sur les jambes étaient-ils encore en lui et lui clouaient la bouche, et tant qu'ils ne l'auraient pas quitté, il resterait emmuré dans ce mutisme qui était le symbole de sa force en explosion; et précisément parce qu'il ne pouvait dire mot, parce que sa bouche maintenant se trouvait comme cadennassée, il ne s'arrêtait pas — comme il eût dû le faire — pour répondre à chaque hèle-

85 ment; il se contentait de lever le bras en signe de triomphe, et comme pour remercier toute la foule en même temps.

Laye Camara

le Maître de la Parole, Éd. Plon, 1978.

1. La barre de fer sur laquelle s'appuie Diata prend en se tordant la forme d'un arc. Qu'annonce cette transformation pour la suite du récit?
2. Quel est le rôle des couplets chantés qui ponctuent le récit du griot?
3. Analysez la signification symbolique du silence de Diata et le rôle de la foule.



Le soleil de Soundiata

Après avoir connu les rigueurs de l'exil, Soundiata affronte son ennemi Soumaoro au cours de la célèbre bataille de Kirina, que les historiens situent en 1235.

Ce matin-là s'annonçait sans nuage, bien que la saison fût le début de l'hivernage, et déjà Diata, conformément à son plan, avait disposé ses hommes dans l'immense plaine, face aux Sossos.

Soumaoro, visible de très loin, était comme à Naguéboria, dressé sur son

5 cheval et reconnaissable à son manteau noir et son haut casque hérissé d'une corne d'antilope. Contrairement au fils de Sogolon, il avait déployé toutes ses forces; les Sossos étaient alignés en travers de la plaine.

Soudain, dans l'intervalle laissé entre les deux armées ennemies, trois cyclones soufflèrent rageusement: ils se joignirent pour devenir un ouragan. Les

10 maigres vènes¹ disséminées dans l'immense plaine frissonnèrent un instant. Mais peut-être cet ouragan ne soufflait-il pas pour rien... peut-être était-ce l'union des trois génies qui s'effectuait; et parce que l'ouragan ne soufflait pas pour rien, parce qu'aux yeux de Soundiata, il symbolisait la présence latente dans la plaine de Kirina, du lion du Mandén, du buffle et de la panthère de

15 Dô, le fils de Sogolon comprit que c'était le moment de donner l'assaut. Et, dressé sur son cheval, superbe devant l'ennemi, il leva le bras et cria très fort: «Angnéwa²»!

De l'immense plaine montaient les échos stridents des tam-tams de guerre. Dès lors, la cavalerie de Méma, en une charge décisive, commença à com-

1. Vènes: arbustes épineux des pays désertiques.

20 battre ; son ardeur se communiqua à la cavalerie de Wahadou, et bientôt, la bataille se généralisa.

Les sabres tirés au clair, aussi bien dans le camp de Diata que dans celui de Soumaoro, fendaient les épaules et tranchaient les têtes.

25 Au rythme des tam-tams de guerre frappés avec impétuosité, les chevaux de Méma et de Wahadou hennissaient et bondissaient par-dessus les grappes de Sossos qui agonisaient.

L'armée de Diata avançait, les cliquetis des sabres se faisaient entendre dans les charges décisives et, d'élévation en élévation, les tam-tams de guerre rythmaient la fougue des chevaux et la fureur de Diata qui, se battant avec la noblesse du lion, l'ardeur du buffle et la souplesse de la panthère, semait le carnage dans le camp des Sossos : sous son sabre, « la mort se réjouissait ». Maintenant qu'il s'était frayé un glorieux passage parmi les Sossos, ses lieutenants, Famandjan, Fran et Fakoli et ceux de l'arrière l'épaulaient, le soutenaient. Mais Fakoli bientôt fut harcelé par Soumaoro qui, manifestement, châ-
35 tait son neveu qui avait abandonné la direction de ses armées ; toutes les forces de Sosso, finalement, n'étaient plus concentrées que sur Fakoli dont les hommes semblaient débordés.

Diata, prévenu à temps, fit cabrer son coursier et fila en direction de l'aile gauche de la bataille ; les escadrons de Méma et de Wahadou lui emboîtèrent le pas. Le fils de Sogolon aperçut Soumaoro qui frappait les sofas³ de Fakoli ; bouillant de colère, il cria :

Ilô, Soumaoro ! Nimina !

Halte, Soumaoro ! Attrape ça !

45 Le roi de Sosso s'écarta précipitamment comme si les paroles de Diata l'eussent brûlé.

L'arme siffla ! Il vit venir à lui la flèche fatidique lancée par Soundiata. Cependant, il ne tenta point de la rattraper au vol. Était-ce parce que sa puissance magique l'avait déjà abandonné, parce que, dès le moment où Soundiata l'avait visé, ses totems se trouvaient neutralisés ? Était-ce parce qu'il
50 avait compris, en constatant l'absence de Nâna Triban de son immense tour, que le secret de sa puissance était percé ? Peut-être !...

L'arme n'avait fait que l'effleurer. L'effet fut instantané : Soumaoro trembla, de la tête aux pieds il trembla. Sa puissance magique, de lui, s'était-elle envolée ? Sans doute. Il poussa un cri déchirant et leva son regard implorant
55 vers le ciel ; alors il vit planer au-dessus de sa tête un grand oiseau noir : c'était l'oiseau de malheur.

« L'oiseau de Kirina ! » grommela-t-il.

Son esprit, obnubilé par la frayeur, était cependant alerte. Aussi, détournant la tête de cette aberrante conjonction, il fit se cabrer sa monture en
60 l'éperonnant violemment, puis, il s'enfuit ! Son fils Balla Diarrasso dit Sosso Balla le suivit...

Les deux fuyards se laissaient maintenant conduire par la frayeur, attentifs seulement à éviter, pendant qu'il était encore temps, que Soundiata et Fakoli ne les rattrapassent pour leur trancher la tête.

65 Avec cette fuite, prenait fin l'hégémonie de Sosso sur la savane.

Il se passa ensuite un certain temps avant que le fils de Sogolon et Fakoli reconnussent exactement ce qui était arrivé. Remis de leur surprise, ils tournè-

2. *Angnéwa* ! En avant !

3. *Sofas* : soldats.

rent bride et se mirent à poursuivre les grands vaincus dont l'armée, maintenant, se débandait...

70 Le soleil, dans la plaine, était au milieu de sa course ; il éclatait violemment. C'était le début du Soleil de Soundiata.

Laye Camara

le Maître de la Parole, Éd. Plon, 1978.

1. A quel moment Soundiata décide-t-il de livrer bataille ? Pourquoi ?
2. Quelle est l'importance des signes et des totems sur le déroulement de l'action ? Comment le soleil accompagne-t-il symboliquement la bataille ?
3. Quels sont les temps du récit ? Justifiez l'alternance de l'imparfait et du passé simple.

Djibril Tamsir NIANE

GUINÉE

Djibril Tamsir Niane est né à Conakry en 1932 et il a effectué l'essentiel de sa carrière d'universitaire dans son pays.

Outre Soundjata, la plus célèbre des adaptations de la grande épopée mandingue, (Présence Africaine, 1960), Tamsir Niane est l'auteur d'œuvres théâtrales, Sikasso, ou la dernière citadelle, suivi de Chaka (Oswald, 1971) et d'un recueil de nouvelles, Méry (NEA, 1975). On lui doit également un travail historique intitulé Le Soudan occidental au temps des grands empires (1975).

À L'ÉCOUTE DES GRIOTS

Depuis les indépendances, on assiste, en partie sous l'impulsion de l'UNESCO, à la mise en œuvre d'un vaste programme d'enquêtes et de collectes de la tradition orale, dont les artisans se recrutent de plus en plus dans les rangs des écrivains et des chercheurs africains. C'est dans ce courant pionnier qu'il faut replacer l'entreprise du Guinéen Djibril Tamsir Niane.

Après avoir rappelé sa dette à l'égard de Djeli Mamadou Kouyaté, « obscur griot du village de Djeliba Koro », D. T. Niane évoque le rôle et l'importance du griot dans la société traditionnelle.

Si, aujourd'hui, le griot est réduit à tirer parti de son art musical ou même à travailler de ses mains pour vivre, il n'en a pas toujours été ainsi dans l'Afrique antique. Autrefois les griots étaient les Conseillers des rois, ils détenaient les Constitutions des royaumes par le seul travail de la mémoire ; chaque famille princière avait son griot préposé à la conservation de la tradition ; c'est parmi les griots que les rois choisissaient les précepteurs des jeunes princes. Dans la société africaine bien hiérarchisée d'avant la colonisation, où chacun trouvait sa place, le griot nous apparaît comme l'un des membres les plus importants de cette société car c'est lui qui, à défaut d'archives, détenait les coutumes, les traditions et les principes de gouvernement des rois. Les bouleversements sociaux dus à la conquête font qu'aujourd'hui les griots doivent vivre autrement : aussi tirent-ils profit de ce qui jusque-là avait été leur fief, l'art de la parole et la musique.

Cependant on peut encore trouver le griot presque dans son cadre ancien, loin de la ville, dans les vieux villages du Mandingue tels que Ka'ba (Kangaba), Djelibakoro, Krina, etc., qui se vantent de perpétuer encore les coutumes du temps des Ancêtres. En général dans chaque village du Vieux Mandingue il y a une famille de griot traditionaliste qui détient la tradition historique et l'enseigne ; plus généralement on trouve un village de traditionalistes par province, ainsi : Fadama pour le Hamana (Kouroussa, Guinée), Djéla (Droma, Siguir), Keyla (Soudan), etc.

L'Occident nous a malheureusement appris à mépriser les sources orales en matière d'Histoire ; tout ce qui n'est pas écrit noir sur blanc étant considéré comme sans fondement. Aussi même parmi les intellectuels africains il s'en trouve d'assez bornés pour regarder avec dédain les documents « parlants » que sont les griots et pour croire que nous ne savons rien ou presque rien de notre passé, faute de documents écrits. Ceux-là prouvent tout simplement qu'ils ne connaissent leur propre pays que d'après les Blancs.

La parole des griots traditionalistes a droit à autre chose que du mépris. Le griot qui détient la chaire d'Histoire dans un village et qu'on appelle Belèn-Tigui est un Monsieur très respectable qui a fait son Tour du Mandingue. Il est allé de village en village pour écouter l'enseignement des grands Maîtres ; pendant de longues années il a appris l'art oratoire de l'histoire ; de plus il est assermenté et n'enseigne que ce que sa « corporation » exige car, disent les griots : « Toute science véritable doit être un secret. » Aussi le traditionaliste est-il maître dans l'art des périphases, il parle avec des formules archaïques ou bien transpose les faits en légendes amusantes pour le public, mais qui ont un sens secret dont le vulgaire ne se doute guère.

Djibril Tamsir Niane

Soundjata ou l'épopée mandingue, Éd. Présence Africaine, 1960.

1. A quels buts répond, selon vous, cet extrait de l'avant-propos de l'auteur ?
2. Dégagez les traits qui composent la personnalité du griot, tel que le décrit Djibril Tamsir Niane.
3. Quel crédit doit-on, selon vous, accorder aux sources orales ?

L'ÉPOPÉE DE CHAKA

Le personnage de Chaka, souvent considéré comme le héros type de la lutte pour l'indépendance, a inspiré de nombreux écrivains africains contemporains qu'il s'agisse de Léopold Sédar Senghor — qui lui consacre un long poème dramatique dans *Éthiopiennes* —, de Seydou Badian ou d'Abdou Anta Ka. Toutefois, le grand texte fondateur reste le *Chaka, an historical romance*, écrit dans sa version primitive en sotho et publié en 1925 par un ancien élève des missions protestantes du Lesotho, Thomas Mofolo¹.

C'est lui qui, le premier, a donné du prestigieux chef zoulou un portrait dans lequel il a su allier avec beaucoup d'art sa connaissance des mythes traditionnels à la culture chrétienne dont il était fortement imprégné. L'épopée que retrace Thomas Mofolo s'inspire de la vie réelle de Chaka, personnage historique qui vécut en Afrique australe au cours d'une période qui se situe à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle. Fondateur d'un véritable empire, il devait mourir tragiquement en 1828, assassiné par ses propres frères.

Le pacte

De cette première version de la grande épopée bantou, nous avons retenu deux extraits. Le premier rapporte dans quelles circonstances Chaka conclut un pacte avec le sorcier Issanoussi, et le prix qu'il lui faudra payer pour acquérir la puissance.

Issanoussi garda le silence à nouveau pendant un long moment. Il semblait hésiter sur la décision à prendre, comme un juge devant le cas de quelqu'un qu'il aimerait voir acquitter, mais qui se voit obligé — par la nature même des faits produits — de le faire condamner et même de faire peser sur lui un verdict accablant, à son corps défendant.

Après un temps de silence il reprit la parole, et s'adressant à Chaka : « Réfléchis bien, lui dit-il ; sache que tout ce qu'ont fait mes serviteurs peut encore être défait, tandis que ce que je ferai, moi, avec le sang de Noliwè ta femme, c'est quelque chose que moi-même je ne pourrai défaire, même si je le voulais ; ce sera irrévocable. Il est donc absolument indispensable que celui qui va s'engager de cette manière sache exactement pendant qu'il en est encore temps à quoi il va se lier, de peur qu'après coup il n'aille se lamenter, alors qu'il sera trop tard.

« Lorsque je t'ai quitté, la dernière fois, je t'ai averti que nous allions maintenant t'enseigner la haute sorcellerie — c'est parfaitement exact — nous sommes en effet, nous les médecins-féticheurs, des sorciers plus puissants que les

1. Thomas Mofolo, *Chaka, une épopée bantou*, traduite du sotho par V. Ellenberger, Paris, Gallimard, 1940.



sorciers eux-mêmes. Si tu choisis vraiment le pouvoir et la domination, tu subiras une transformation complète et tu deviendras pareil aux souverains de mon pays. Mais une fois de plus, je te le demande : sois absolument franc et véridique à mon égard ; parle à cœur ouvert, sans crainte, sans avoir peur même que je te reproche de m'avoir fait besogner inutilement. Je te le répète : Que choisis-tu, Noliwè, ou la domination ? »

— La domination, répondit Chaka.

Instantanément la figure d'Issanoussi s'éclaira et rayonna de joie, succédant à cette sorte de mélancolie qui avait paru jusque-là l'envelopper tout entier. Il ne put dissimuler sa joie, et il s'écria : « Tu as répondu là en homme ! ah ! tu es bien de ceux dont je recherche la compagnie, toi ! car moi j'ai en horreur les gens qui tergiversent et hésitent à prendre des décisions. Vois-tu, Chaka, toutes les questions que je t'ai faites n'avaient pour but que de te mettre à l'épreuve et sonder la profondeur de tes sentiments... je vois maintenant et je suis assuré que tu es un homme dans toute l'acception du terme, un homme qui n'a qu'une parole. Tu es un véritable conducteur d'hommes et c'est en chef que tu m'as répondu. J'ai pu me rendre compte exactement, aujourd'hui, de ce que tu ambitionnes. Sache donc qu'en ce qui me concerne je te servirai en toute confiance¹ plus encore que dans le passé, car je sais maintenant ce que l'on peut attendre de toi.

1. Littéralement : avec un cœur blanc. (Note du traducteur.)

« Grâce à la mort de Noliwè tu vas apprendre un grand nombre de choses nouvelles, et si tu n'en saisis pas toujours de suite le sens, tu ne manqueras pas de le faire plus tard. Tu découvriras même que ce que l'on appelle la mort n'existe pas et que l'on ne meurt pas ; quand on dit d'une personne qu'elle est morte, ce n'est pas vrai ; elle n'est pas morte, elle est seulement transformée : l'esprit de vie est sorti de cette peau racornie qu'est la chair, et il s'en est allé dans un autre monde, un monde plus lumineux que le soleil lui-même. Cette personne alors y va demeurer tout en ayant conservé sa personnalité première ; tu en as du reste été quelque peu témoin, toi qui as pu entendre la voix de ton père lorsqu'il te parlait, sa voix propre, inchangée.

« Celui qui sur cette terre aura beaucoup travaillé, trouvera beaucoup à récolter dans cet autre monde, tandis que celui qui n'aura rien fait ici-bas ne recueillera là-bas rien du tout. Chaque soir, en effet, le soleil à son coucher prend avec lui toutes les actions faites par les hommes dans la journée, et il les porte dans la grande cité des vivants, les vivants, c'est-à-dire les êtres mêmes que vous dites morts, vous, et que vous appelez les morts. Ces actions sont mises à part en attendant la venue dans ce lieu de celui qui les a commises ; leur nombre ne cesse de s'accroître et de s'étendre ; il en est d'elles comme de ces vaches qui chaque année ajoutent un veau au troupeau. Quant à celui qui dans ce monde ne s'est pas donné de peine, non seulement le peu qu'il a fait ici-bas ne s'accroît pas, dans cet autre monde, mais au contraire cela ne fait que décroître et diminuer sans cesse. Il en est de ses actions comme d'un individu, qui après avoir semé du blé en petite quantité et l'avoir fait porter sur l'aire pour le battre, s'aperçoit que ce blé, au lieu d'être abondant et de remplir les grands sacs en peau de bête, se tasse au contraire dans l'aire et disparaît à ses yeux ; et cet homme en reste atterré, debout près de l'aire, les mains jointes et vides.

« Maintenant, Chaka, continua le devin, tu es sur le point d'entrer au nombre des héros, oui, des héros qu'en cet instant même je contemple assis dans le lieu où ils résident, enveloppés du rayonnement de leurs hauts faits, tous les gens qui ont su donner de leur peine, quand il l'a fallu, à la sueur de leur front, et ont agi en hommes : tu es sur le point d'entrer au nombre des souverains, des rois de mon pays. » Puis tout à coup une immense tristesse saisit Issanoussi, et il se tut, au moment précis où il paraissait prêt à dévoiler à Chaka les mystères du monde qui commence au-delà de la tombe. Chaka l'écoutait parler, le cœur débordant de désirs lancinants et aigus, dont l'attrait passionné le poussait irrésistiblement à obtenir le plus tôt possible une telle souveraineté.

Après une pause assez longue, Issanoussi reprit la parole : « Chaka, dit-il, tu es un homme intelligent, et je ne connais vraiment que fort peu d'hommes qui puissent, comme toi, agir exactement au moment voulu. Dans la vie des hommes, en effet, il arrive toujours une heure où l'individu, s'il ne les saisit au passage, verra passer sans retour les bénédictions et la prospérité, car celles-ci jamais plus ne reviendront, jusqu'au moment où il descendra dans la terre glacée de la tombe. Mais celui qui aura su attendre cette heure et surveiller avec vigilance son passage, celui-là se rendra maître de bénédictions et de richesses qui ne le désertent jamais. Pour ce qui te concerne, cette heure a été celle où je t'ai recueilli sous l'arbre à l'ombre duquel tu t'étais endormi. Si à ce moment-là tu n'avais pas pris une décision virile, où en serais-tu aujourd'hui ? » (Tout bas Chaka se redit à lui-même ces mots : où en serais-tu aujourd'hui ?)

« Cette heure lointaine, continua le devin, est en tout point semblable à celle d'aujourd'hui, où tu as su discerner la route à suivre et choisir la ligne de conduite que tu auras désormais à tenir. Quand viendra ta dernière heure, tu mourras sans avoir pu même connaître les limites de ton royaume : mais, chose plus magnifique encore, c'est que — au jour où tu iras rejoindre tes pères — tu découvriras là-bas que la grandeur et la gloire de ton royaume y sont dix fois plus considérables que les leurs ; et cette grandeur et cette gloire y resteront tiennes, sans se ternir, pour toujours et à perpétuité. Là-bas, en effet, rien ne passe plus, l'on n'y meurt plus ; les hommes y vivent éternellement et de la vie même dont ils ont vécu sur cette terre. »

Une fois encore, Issanoussi garda le silence pendant longtemps, puis il entraîna Chaka dehors. Arrivés en plein air, le devin, levant la tête, montra à Chaka la voûte étoilée qui s'étendait au-dessus d'eux et lui dit : « Le nombre de tes guerriers va bientôt surpasser celui des étoiles dont tu vois au firmament la multitude : tu brilleras au sein des nations de la terre comme brille le soleil dans un ciel sans nuages, le soleil devant lequel s'effacent les étoiles quand il paraît. De même, en ce qui te concerne, les nations pâliront et s'effaceront quand tu paraîtras devant elles, parce que le sang de Noliwè t'apportera une prospérité véritablement miraculeuse. »

Thomas Mofolo

Chaka, une épopée bantou, Éd. Gallimard, 1940.

1. Quel est le poids des silences du sorcier Issanoussi dans cette scène ?
2. A quoi se limitent les interventions de Chaka ? Cette scène est-elle un dialogue ? Un monologue ?
3. Par quels procédés stylistiques Chaka, qui s'exprime fort peu, est-il rendu présent et vivant ? Lesquelles de ses réactions sont habilement suggérées à travers le monologue d'Issanoussi ?
4. Les scrupules d'Issanoussi pour sacrifier Noliwè sont-ils réels ou feints ? Comment peuvent-ils s'expliquer ?
5. La décision de Chaka lui vient-elle spontanément, ou est-il influencé par le jeu d'Issanoussi ? Justifiez votre point de vue.
6. Caractérisez le ton utilisé par le sorcier pour émouvoir son interlocuteur. Expliquez les symboles, les images, les paraboles qui soutiennent l'argumentation d'Issanoussi.

La mort de Noliwè

Puisqu'il a choisi la domination et le pouvoir, Chaka devra donc, au terme du contrat qui le lie à Issanoussi, répandre de sa propre main le sang de son épouse Noliwè. Il s'y résout enfin, la mort dans l'âme.

Il se dirigea chez Noliwè et la trouva assise dans la cour de sa maison, une petite servante à ses côtés¹. Ce jour-là la jeune femme apparut aux yeux de Chaka toute brune de santé, la peau de la couleur d'un grain de chanvre, chaude et luisante, le front rayonnant, belle d'une beauté éclatante ; le regard de ses yeux était plein d'éloquence, un regard tout de douceur. Sa voix, quand elle s'adressa à Chaka son bien-aimé, fit oublier à celui-ci, par son charme, les chants de guerre et les hymnes de louanges qui (il cherchait du moins à s'en persuader) dépassaient en beauté tout le reste. Cette voix avait un timbre pur et clair et doux ; on sentait que de ces lèvres ne pouvait sortir que la vérité, et que toute malice et tout mensonge en étaient bannis. Mais, par-dessus tout, ses yeux !... des yeux qui exprimaient un aveu : « A toi, Chaka ! Je suis tout entière à toi ! A toi dans la vie, à toi dans la mort ! » Ce jour-là elle était si belle que Chaka en resta muet, incapable de rien dire, debout devant elle, silencieux. Il se frotta les yeux et détourna le regard, puis, lorsqu'il regarda Noliwè à nouveau, elle lui apparut plus belle encore, resplendissant de la beauté d'une femme tendrement aimée de Nkoulou-nkoulou, une femme choisie par lui, le Très Puissant, uniquement pour montrer aux habitants de la terre ce que peut être la perfection dans une femme.

Une véritable tempête se leva alors dans le cœur de Chaka, bouleversant tout son être en un tourbillon qui vint le secouer de fond en comble, soulevant comme un nuage de poussière qui vint obscurcir son âme... et il se hâta de sortir.

Quand Issanoussi fut de retour, avant même que Chaka eût pu prononcer une parole, il lui dit : « Chaka, tu es vraiment un homme : j'ai été témoin des sentiments contradictoires qui se sont heurtés dans ton cœur lorsque tu étais en présence de Noliwè ; tu as su rester virilement maître de toi-même ; tu t'es conduit comme un chef, car un chef, un homme fait, surtout, ne doit pas donner l'impression qu'il ne sait pas ce qu'il veut. »

Quand le jour fixé pour les ablutions de Chaka fut proche, Noliwè se trouva souffrante ; elle était enceinte, en effet (mais depuis trop peu de temps pour que son état fût déjà apparent), et c'est à cela qu'étaient dus ses malaises. La veille du jour où il devait se rendre à la rivière pour ses ablutions matinales, Chaka, vers le soir, se rendit chez Noliwè. Il portait, dissimulée sur lui, une de ses longues aiguilles que l'on emploie pour coudre les corbeilles à grain. Noliwè, assise dans la maison, n'avait avec elle que sa petite servante, car elle craignait le bruit. Quand il entra, la petite fille se retira. L'on avait allumé dans la case un feu de bûches dont la clarté tenait lieu d'éclairage ; la pièce en était tout illuminée. Chaka s'approcha de Noliwè, lui fit toutes sor-

1. *Petite servante* : littéralement, le petit balai (la petite servante chargée de tenir la maison propre, la petite « bonne à tout faire »). (Note du traducteur.)



⁴⁰ tes de câlineries et de caresses, puis il l'embrassa, tout en lui demandant où elle avait plus particulièrement mal. Elle lui dit : « Chaka, mon souverain, ton visage est bien sombre aujourd'hui et le son de ta voix rude est douloureux à entendre, qu'as-tu donc ? — Rien de spécial, répondit Chaka, j'ai seulement été contrarié par un imbécile, au cours des exercices des guerriers. »
⁴⁵ Ils s'entretenaient familièrement de cette manière quelque temps encore, tout gentiment, s'embrassant de temps en temps, puis brusquement Chaka, d'une main vigoureuse ferma la bouche de Noliwè tandis qu'il lui enfonçait l'aiguille dans le corps, sous le bras, à l'aisselle; puis il retourna le corps, de façon à mettre en haut la partie atteinte et amener de ce chef le sang à s'écouler
⁵⁰ à l'intérieur du corps... Noliwè, sur le point de mourir, ouvrit les yeux tout grands; deux ou trois fois ils se renversèrent, puis elle dit : « O Chaka, mon bien-aimé! Toi qui me tiens lieu de père, toi Jobé, toi Ding'iswayo... toi... » la faible lampe de sa vie s'éteignit soudain, et son âme pure s'envola vers Ding'iswayo, dans la gloire d'en haut.
⁵⁵ Quand Chaka vit ses yeux se renverser, il fut pris d'une peur terrible qui le fit trembler des pieds à la tête, puis il prit la fuite... Au moment où Noliwè rendit le dernier soupir, Chaka sentit dans sa poitrine, tout au fond de son être, quelque chose comme un bloc de pierre qui lui tombait lourdement sur le cœur, l'écrasait, puis allait rouler plus loin.
⁶⁰ Il prit la fuite et parvint dehors; mais ses yeux étaient obscurcis et ne voyaient plus rien, ou plutôt ils ne voyaient plus qu'une seule chose : la figure de Noliwè mourante et ces grands yeux qui chaviraient. Ses oreilles semblaient bouchées, il n'entendait plus rien, ou plutôt il n'entendait plus qu'une chose : les paroles suprêmes de Noliwè... Quand il reprit ses sens, il se retrouva dans
⁶⁵ une case avec Issanoussi qui le félicitait et qui lui disait : « Dès ce moment ton nom est entré au nombre de ceux des souverains de mon pays, des souverains les plus grands et les plus exaltés. »
L'on mit à mort la pauvre servante, la fillette que Chaka avait trouvée auprès de Noliwè, à son arrivée, sous prétexte qu'elle n'avait averti personne
⁷⁰ de la gravité de l'état de Noliwè, si bien que celle-ci était morte sans que personne ne se doutât qu'elle fût si malade. Du reste Ndlèbè se chargea de répandre le bruit que cette fillette avait jeté un mauvais sort à Noliwè. Mais déjà Issanoussi avait prélevé sur le corps de Noliwè ce qu'il désirait y prendre (nous ne savons quoi) et il l'employa pour ce que lui seul savait. Puis
⁷⁵ le jour suivant il accompagna Chaka dès l'aube à la rivière, emmenant avec lui Malounga et Ndlèbè. Quand ils en repartirent, Issanoussi les quitta pour continuer son chemin et s'en retourner dans son pays.
C'est ainsi que mourut Noliwè, fille de Jobé et sœur de Ding'iswayo, épouse de Chaka.

Thomas Mofolo,
Chaka, une épopée bantou. Éd. Gallimard, 1940.

1. Analysez les sentiments de Chaka au cours de cette scène. Ce personnage vous paraît-il sympathique ?
2. Chaka agit-il librement ? Dans quelles contradictions est-il pris ? Montrez qu'il est dominé et dirigé par une volonté extérieure.
3. Étudiez le conflit entre la sensibilité de Chaka et ses actions.